

LE COUSIN
DE FRAGONARD

Fiction & Cie



Patrick Roegiers

LE COUSIN
DE FRAGONARD

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Ce livre a été publié avec le soutien du CNL
et de la Communauté française de Belgique

ISBN 978-2-02106667-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Aurore

« Mille peintres sont morts
sans avoir senti la chair. »

Denis DIDEROT

Première partie

CHAPITRE I

Honoré Fragonard était venu à la lumière le 13 juin 1732, entre trois et quatre heures du matin, heureux présage ! On avait scié le frein de sa langue avec l'ongle du pouce droit aiguisé à cette fin. On avait incisé à l'aide de ciseaux le cordon ligaturé ensuite au fil de lin. On l'avait rincé à l'huile de rosat et de myrtilles. Son torse aussi menu qu'un jeu de cartes avait été emmaillotté de linges trempés dans de l'eau-de-vie très forte, aussi dite fil en quatre, puis on l'avait embéguiné et on l'avait posé avec le plus extrême soin, nu comme la main, dans la bercelonnette. On l'avait amignoté, tripoté, palpoté, peloté, comblé de caresses et de baisers. Chacun l'avait vu donner des coups de pieds tant il était heureux de n'être pas né avec un corps mou, sans nombril ni menton, de n'avoir pas la face gâtée, aussi rouge qu'un cul fessé, pour avoir été arraché trop rudement au ventre de sa mère dont il avait ressenti du dedans tous les émois, et de s'être présenté « bien tourné », celui qui se présente « mal tourné », c'est-à-dire par le siège, forçant l'accoucheuse à le remettre en position naturelle.

Selon la coutume, il portait le prénom de son père et de son grand-père et il se félicitait d'être né sous les auspices de la Lune qui est une planète froide. Il se réjouissait d'être le quatrième enfant d'une famille fort unie où il n'y avait point de disputes, jamais de querelles, et il se louait de n'avoir pas été baptisé d'eau de morue comme les marmots loqueteux qu'on laisse aux Enfants trouvés, ceux qui trépassent avant leur troisième année étant inhumés à la minute sans que les parents puissent assister aux obsèques. Être né en Provence lui semblait un signe de la Providence puisqu'elle l'incluait en son nom. Et qui plus est à Grasse, agreste et charmante cité du sud de la France, réputée pour ses parfums et ses cuirs odorants, débourrés, graissés et desséchés à l'air frais, tannés avec la poudre de lentisque qui les rend verts, aussi plaisants à voir qu'agréables de port.

C'est donc dans une maison saturée de senteurs qu'avait grandi Honoré, chéri par sa mère, modèle de douceur et de bonté, qui le choyait et le trouvait le plus joli bambin sur terre, et par ses sœurs, aux pieds chaussés de souliers de veau jaune noués par des cordons pareils. Toutes aimables, elles ne songeaient qu'à faire plaisir à ce cadet bien-aimé qui était le fruit d'une tache d'envie, liée au désir de la mère pendant la grossesse, comme elles-mêmes étaient constellées d'éphélides qu'on tente d'effacer en les frottant avec de la cendre comme on use d'alcali ou de son pour détacher les draps, de pierre d'alun ou de jus de limon pour évincer les taches d'encre. Et, bien sûr, révééré par son père, homme sage et

prudent, riche de flair et au nez creux, prêt à se couper en quatre pour sa progéniture qu'il éduquait de la manière la plus ferme et la plus convenante.

À Honoré qu'il aimait tendrement, il avait enseigné tout ce qu'il savait et il nourrissait de hautes ambitions pour ce fils qu'il destinait au commerce de la ganterie et de la parfumerie puisqu'il était gantier-parfumeur et que ce métier enseigné par son père qui l'avait lui-même appris de son grand-père consistait à assouplir les peaux pour les convertir en cuir qu'il palissonnait, fendait au païsson, plamait, plaimait ou pelanait, en récupérant les ratures, les rognures, les raclures ou les percemures pour faire de la colle. La parfumerie étant liée si on peut dire par essence à la tannerie, Honoré avait poussé dans les arômes de roses de mai, de roses muscades, pourpres ou incarnat, et de toutes les teintes (mais il n'en est point sans épines), d'eau d'ange et de jasmin qui fleurissent fin juin jusqu'aux premières gelées de l'hiver. Fluide, subtil, volatile, imputrescible et intactile, leur effluve l'envoûtait et il en prisait autant la fugacité que l'intensité lorsqu'il odorait les bouquets d'orangers, arbres à fruits amers qu'il goûtait en grimaçant de plaisir, de néfliers, de caroubiers, de lauriers-cerises, et de bigaradiers, orangers servant aux parfumeurs, dont les savants pots pourris exhalent leur mordant fumet durant au moins dix ou douze ans. Environné de senteurs, de baumes de graines, de racines, de résines, de mousse de chêne qui servait de poudre pour les cheveux, et de cannelle dont on tirait une eau qui odorisait l'haleine, il les humait avec délectation et s'évertuait à les distinguer toutes, aucune

n'ayant le même attrait, y compris la valériane qui pue et se prête par nature à la confection d'un onguent « renardé ».

Honoré appréciait surtout les substances éthérées, délétères, d'origine animale tel l'ambre gris, qui se forme dans l'estomac du cachalot, ce qui le fascinait, et dont un seul grain conserve plus de quarante ans le souvenir, sans perdre de sa force. Et il se disait que, lorsqu'il aurait atteint un tel âge, il saurait assurément ce qu'il voulait devenir. Tombé tout cru dans la cuisine des odeurs comme d'autres le sont dans la marmite de la peinture ou le faitout des sciences, il vivait par ce qu'il sentait si bien qu'on peut dire sans abuser de la métaphore que du sang d'embaumeur coulait dans ses veines.

– Quand deviendrai-je enfin moi-même ? se demandait-il, alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune adolescent.

CHAPITRE 2

Honoré était d'un tempérament peu volubile et demeurait souvent silencieux. Comme s'il pensait à des choses tristes, il semblait plutôt mélancolique et était traversé par des instants d'humeur sombre au cours desquels il était malaisé de lui arracher quoi que ce soit. Quelle était donc la cause de cette tristesse qu'il ne pouvait révéler ? se demandait-on en le voyant. Que ne pouvait-il chasser de son esprit et de quel volume était le poids qui écrasait son cœur ? S'agissait-il d'une chose inaccessible aux autres comme une phrase que personne n'aurait encore lue, d'un mystère étrange enseveli dans les ténèbres, ou d'une sourde angoisse qui torturait son âme ? Était-ce le pressentiment d'un malheur à venir ? Honoré bien entendu ne répondait pas. Il savait que le silence était l'attitude à adopter puisqu'elle est celle qui cause le moins de souffrance. La solitude fortifiait ainsi son penchant à l'abandon quand il s'évadait dans la nature où il ne musardait pas, n'étant point d'humeur vagabonde, ni ne passait son temps à rêver, assis sous un olivier, à feindre de scruter l'horizon, à

guigner l'étoile polaire ou les étoiles filantes et celles qui sont éteintes depuis des millénaires dont il fixait l'imperceptible oscillation qu'on appelle erronément la nutation, attestant ainsi la nitescence des nuits provençales qu'on lit à travers la couleur changeante du ciel indigo et celle des nuages qui se dissipent, dit-on, par des sourires.

S'il ne se complaisait pas dans la disette verbale comme d'autres se régalaient de l'abus de langage, il ne boudait pas les joies de la lecture et il avait appris à lire sans pouvoir reconnaître une seule lettre mais en sachant le caractère et la personnalité de chacune. Il abordait la poésie sans répugnance et ne donnait dans son comportement journalier, aussi bien familial que social, aucun signe d'une complexion malfaisante. Préférant les coins d'ombre à la clarté du Midi comme il sied à qui n'a pas la gaieté d'un enfant ordinaire, mais plutôt l'abandonnement ou le sérieux des orphelins, il n'avait nul besoin pour sa santé d'être beaucoup à l'air qui maintient l'homme en vie mais avive le feu, fouetté par la force du vent, comme la lumière purifie l'espace et la pluie d'été ramollit tout. Sans qu'il soit un génie précoce ou un prodige qui connaît trop de choses pour son âge, il savait pour l'avoir observé que l'herbe réduite en cendres, une fois fondue, devient du verre et que certaines fleurs ont un nombre de pétales impair. Et de même qu'il s'intéressait à tout, des astres et des tremblements de terre au ver à soie, il avait relevé rien qu'en comptant sur ses doigts la position précise de dix mille trente-cinq étoiles dans le firmament.

« Où est la lune quand elle n'est pas là ? » s'interrogeait-il, en levant les yeux vers celle qui veillait sur son destin. Bien qu'un peu manchot et empoté dans son corps (il sentait que cela répondait à ce qu'il était réellement et que paraître trop assuré aurait semblé une usurpation), il avait la tête bien accrochée mais il n'avait aucune idée de sa hauteur exacte bien qu'elle fût naturellement posée sur ses épaules car son père refusait de lui confier sa taille précise, arguant que l'on apprend toujours assez tôt qui on est et que la grandeur d'un homme ne se mesure pas de l'extérieur mais s'évalue du dedans. « Mon corps est à moi », se disait Honoré, malgré sa gaucherie, sentant que le toucher et l'odorat fonctionnaient chez lui comme une machine impeccable et, partant, délicate. Certains parfums qu'il respirait dans l'établi paternel étant si affolants qu'ils en étaient irrespirables, l'odorat lui semblait le sens privilégié de la perception du temps, mais il ignorait que l'univers en comptait mille et qu'à son insu se développait en lui un sixième sens dont il n'était pas du tout conscient.

Suivons-le donc dans la chaleur moite du pays de Grasse. Fleurons comme lui les bouquets d'ambrosie et de roses lavandes appelées faces d'ange qui embaumaient l'air en juillet et autant que l'huile (or liquide) avaient fait la fortune de cette région cernée de hauts plateaux calcaires. L'effluve de son pays l'enchantait quand il s'en allait à boulevue, poussé par le vent anordi, l'œil pétillant, le pied léger, mais, pas plus qu'il n'éprouvait l'envie de filer aux quatre coins du monde ou de faire le tour de la terre, il n'avait le désir de défier l'inconnu

ou de se lancer dans des expéditions qui étaient quelquefois sans retour. Aspirant plutôt à une vie intérieure dont il ne serait pas le héros, lisant les yeux clos le vaste livre ouvert de l'univers, il ne rêvait pas de franchir des torrents et des cascades, de dévaler des ravins, de gravir des montagnes escarpées et des cimes voilées de brume, de braver un méchant ouragan, de narguer des brigands, des coupe-jarrets, des traqueurs de bouquins, des tireurs de guits-guits – drôle d'oiseau! – ou des chasseurs de coquecigrues qui saillent au détour d'un sentier, de fendre la mer en furie, de subir des orages déments qui déchirent l'éther comme une vieille chemise, de survivre à des avalanches, à des éboulements qui dégringolent avec un raffut d'enfer, ni d'affronter tous les cataclysmes du monde.

Mais assez rêvé!...

Table

Première partie

| | | |
|------------|--------------------------------------|----|
| Chapitre 1 | — La naissance du héros | 13 |
| Chapitre 2 | — Les grands voyages | 17 |
| Chapitre 3 | — L'appel des amphibiens | 21 |
| Chapitre 4 | — Le bonheur d'équarrir | 25 |
| Chapitre 5 | — Le coup de foudre | 33 |
| Chapitre 6 | — Le plaisir d'être en vie | 41 |

Deuxième partie

| | | |
|-------------|--------------------------------------|-----|
| Chapitre 7 | — La capitale des odeurs | 53 |
| Chapitre 8 | — L'odieux Bougrelat | 61 |
| Chapitre 9 | — L'effroi du dedans | 69 |
| Chapitre 10 | — La gloire des écorchés | 79 |
| Chapitre 11 | — Les hasards heureux | 87 |
| Chapitre 12 | — L'art de la conversation | 97 |
| Chapitre 13 | — Le piment de la folie | 111 |

Troisième partie

| | | |
|-------------|--------------------------------------|-----|
| Chapitre 14 | — L'ombre des Lumières | 125 |
| Chapitre 15 | — Le goût du macabre | 135 |
| Chapitre 16 | — Le cavalier anatomisé | 145 |
| Chapitre 17 | — Le triomphe de l'amour | 153 |
| Chapitre 18 | — Le souffle de la Terreur | 167 |

Quatrième partie

| | | |
|-------------|-----------------------------------|-----|
| Chapitre 19 | — Le malheur du temps | 187 |
| Chapitre 20 | — L'éternité de l'oubli | 203 |

